

PIERRE HÉLIAS

COSTUMES
DE
BRETAGNE

PHOTOGRAPHIES DE
JOS LE DOARÉ



MONOGRAPHIES
ÉDITÉES ET ILLUSTRÉES
PAR
JOS LE DOARÉ

I - IMAGES DE BRETAGNE

1. - ART BRETON

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour.
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour.
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix.
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy.

2. - ICONOGRAPHIE

La Vierge en Bretagne, texte de V.-H. Debidour.
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades.

3. - TRADITIONS

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy.
Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Coiffes de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Costumes bretons, texte de Pierre Hélias.

4. - LEGENDES

1° La Mer, texte de Pierre Hélias.
2° De Grève en Cap, texte de Pierre Hélias.

5. - HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot.
Ports de Pêche, texte de André Guilcher.

II - REFLETS DE BRETAGNE

6. - ARMOR

Côte d'Émeraude, texte de Florian Le Roy.
Côte de Granit, texte de Pierre Guéguen.
Quiberon-Carnac, texte de Michel de Galzain.
Golfe du Morbihan, texte de Michel de Galzain.
Finistère, texte de Henri Queffélec.

7. - LEON

Saint-Thégonnec, texte de Y.-P. Castel.
Guimiliau, texte de Henri Waquet.
Saint-Pol-de-Léon, texte de Y.-P. Castel.
Morlaix, texte de Fanch Gourvil.
Roscoff, texte de Gilberte Taburet.
Brest, texte de Henri Queffélec.
Floucastel-Daoulas, texte de Bernard de Parades.

8. - CORNOUAILLE

Pointe du Raz, texte de Henri Queffélec.
Locronan, texte de Henri Waquet.
Landévennec, texte de Pierre de la Haye.
Châteaulin, texte de François Férec.
Pleyben, texte de Madeleine Moreau-Pellen.
Huelgoat, texte de Bernard de Parades.
Pont-Aven, texte de Y.-P. Castel.
Fenmarc'h, texte de Auguste Dupouy.

*Costume léonard de Kerlouan.
Grand appareil solennel de
la longue robe complétée
par le châle qui s'accorde
lui-même avec la cornette-
hennin.*

PIERRE HÉLIAS

COSTUMES DE BRETAGNE

PHOTOGRAPHIES DE
JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Finistère)

I - SANS REMONTER AU DELUGE

DEPUIS le premier feu du Romantisme, beaucoup de ceux qui ont disserté sur la matière de Bretagne ont fait à l'imagination et au sentiment meilleure part qu'à l'observation et à la raison. Leur travers le plus commun a été la recherche à tout prix d'une estampille de haute ancienneté pour tout ce qui touchait à la *vieille* Armorique. Car le mot *vieux* était la clé de leur vocabulaire et ils s'enchaînaient de nostalgie druidique au point de méconnaître l'histoire et de nier les plus claires évidences. Au siècle dernier, alors que les grands costumes paysans de Bretagne étaient en train de se faire et de se diversifier sous leurs yeux, c'est-à-dire de se moderniser, ils n'ont voulu y reconnaître que la pure image inaltérable de la « *gallia braccata* » et du capulet de la Duchesse Anne. Alors que les « habits de pardon, vraies armoiries parlantes de la paysannerie, étaient les témoignages les plus sensibles des nouvelles conditions économiques et d'une riche évolution des caractères, ils leur ont refusé toute valeur d'actualité pour en attribuer l'invention au génie des grands ancêtres. Quoi d'étonnant, alors, si le peintre Gauguin, ayant revêtu sa poitrine d'un gilet bigouden, se crut transporté dans une humanité primitive et touché du don de prophétie !

Il est bien sûr que ce souci de tout rapporter à un passé reculé procédait d'une excellente intention. Les naïfs celtomanes désiraient fournir des titres de noblesse aux costumes bretons en les faisant remonter le plus possible dans les temps, comme on calcule encore les quartiers des grandes familles. Mais ils n'apportaient, et pour cause, aucune preuve. Et leur erreur se doublait d'une injustice, car ils ôtèrent aux créateurs de ces costumes, c'est-à-dire à la foule anonyme des paysans bretons du dix-neuvième siècle, l'honneur et le mérite qui devaient leur revenir de plein droit. Ils ignorèrent, de propos délibéré, des civilisations paysannes extrêmement brillantes, originales et particulières, qui surent porter parfois tout près de la perfection les arts mineurs du vêtement. Et surtout, ils ne furent pas sensibles à la véritable signification de ces habits campagnards. S'ils avaient voulu leur porter attention sans idées préconçues, ils y auraient trouvé l'expression la plus franche, aussi candide qu'une image d'Epinal, de ce caractère breton dont ils cherchèrent le secret dans les brumes d'une Celtie fabuleuse et mythique.

Au reste, leurs vues touchantes et simplistes sur les costumes bretons ont contribué à nourrir l'enthousiasme des artistes et des voyageurs bien avant l'avènement du tourisme qui en est, dans une certaine mesure, le dernier effet. On fut sensible à la couleur, à la magnificence, à l'étrangeté de nos guises paysannes. Devant certaines de nos filles, parées comme des idoles, on évoqua les mystères de l'Orient, devant d'autres les peuplades italiotes. De bonne foi, tous s'exclamèrent au parfum d'ancienneté que répandait notre province et qui était réel, d'ailleurs, qui est toujours réel. Mais peu s'avisèrent que les costumes étaient précisément ce qu'il y avait de moins ancien. Que dire de cette illusion, sinon qu'elle est toute à l'honneur de nos paysans, car elle prouve qu'ils surent toujours harmoniser d'instinct leurs vêtements avec les conditions de leur existence et leurs paysages familiers. D'ailleurs, si cette illusion a pu durer si longtemps, c'est parce que l'étude raisonnée de la vie et des arts populaires n'a revêtu un caractère scientifique qu'à une époque très récente. Or, dès que l'on eut cessé de considérer le monde paysan de Bretagne avec cette légère condescendance des civilisés pour les primitifs, on reconnut bien vite l'immense intérêt humain que présentait l'étude de sa vie quotidienne dont les

Le document ci-contre, daté de 1908, montre la « guise » d'un paysan du Porzay au début du siècle. On y voit le grand chapeau à guides, le gilet et le « chipenn » avec les listères doubles ou triples, les ornements en boutons de métal, tous les éléments qui se reconnaissent encore aujourd'hui, diversement utilisés, dans les costumes bretons d'hommes. Quant aux grandes braies (bragou braz), à la ceinture large (gouriz) et aux gêtres ou gamaches, ce sont des pièces vestimentaires qui ont pratiquement disparu depuis près de deux générations.



costumes sont un miroir fidèle. On se pencha sur les témoignages écrits, surtout sur les nombreux documents dessinés, gravés ou peints, sur les journaux de modes et les anciennes photos jaunies. Entre les deux dernières guerres, comme les habits paysans entraient visiblement en déclin, les ethnographes entreprirent d'établir la somme et la description des modes encore vivantes. Et ainsi, depuis les précieuses aquarelles de Lalaisse, en 1850, jusqu'à la monumentale enquête de R. Y. Creston, inlassablement poursuivie depuis trente ans, nous a été restituée la riche histoire des costumes bretons. Ils n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Mais nous pouvons déjà dire qu'ils n'ont constitué un phénomène vraiment original que depuis l'époque révolutionnaire, qu'ils se sont élaborés sous Charles X et Louis-Philippe pour arriver à leur âge d'or au début du Second Empire et connaître une période flamboyante à l'avènement de la Troisième République avant d'entrer en décadence au début du vingtième siècle.

II - LES COSTUMES PAYSANS SOUS L'ANCIEN REGIME

NOUS ne possédons que de rares documents sur les costumes portés en Bretagne avant la Révolution. Comme les quelques meubles à figuration, les personnages sculptés en bois dans les églises et le petit peuple de granit de nos calvaires, ils nous présentent des modes d'origine visiblement française. Cela n'a rien qui doive nous étonner. En Bretagne, comme dans le reste de la France, les paysans étaient vêtus sensiblement de la même façon. Ils portaient un *costume de classe sociale* dont on peut voir un bon exemple dans les tableaux de Le Nain et qui était strictement régi par des lois somptuaires précises. Ces lois réservaient aux nobles et aux bourgeois l'utilisation de certaines riches étoffes et des ornements précieux, ne laissant à Jacques Bonhomme que les tissus grossiers comme berlinge, droguet, tiretaine, pillot et toile, souvent produits de l'artisanat familial ou local. Ainsi se maintenait une sorte d'uniforme de la paysannerie que l'on peut inventorier sommairement au dix-huitième siècle : pour les hommes, chapeau à cuve et bonnet de laine rouge ou bleue, un ou plusieurs gilets de peau de bique ou de mouton, veste de longueur variable, grandes culottes assorties de guêtres ou gamaches, sabots ; pour les femmes, la mise est plus sommaire encore : capot ou coiffe emboîtant sur un bonnet à trois quartiers, chemise de toile, corselet sans manches, jupe de gros drap sur un ou plusieurs jupons, devantier à piécette. Ce sont là les éléments de départ qui donneront naissance aux innombrables guises paysannes du dix-neuvième siècle, notamment en Bretagne.

Cependant, le nombre même des lois somptuaires portées sous l'Ancien Régime suffit à prouver qu'elles étaient inopérantes. L'ordonnance royale de 1737, qui réservait l'usage de l'indienne à la noblesse, fut gaillardement transgressée, malgré de lourdes peines. Cette désobéissance des manants, et spécialement des manantes, témoigne de leur désir bien humain d'échapper à leur condition et de traduire en signes visibles leur richesse, leur dignité et même leur goût. Mais il n'en reste pas moins que la masse du peuple demeurait à son rang bien que des particularismes se fussent déjà dessinés dans le choix de certaines couleurs et dans le montage des coiffes. Malgré des inventaires qui décrivent des vêtements assez luxueux et marqués de fantaisie dans les successions paysannes, il n'existait pas encore, à proprement parler de costumes régionaux spécifiques comme

COSTUMES DE PALUDIERS (Loire-Atlantique). *Les hommes des salines sont les derniers à porter les grandes braies qui furent autrefois la règle. Le chapeau est très vaste, le gilet et le « chupenn » très amples. Les femmes arborent une coiffe à pignon très seyante complétée par une collerette ou un mouchoir de cou. Tabliers à grandes pièces, ceintures et rubans brochés. Richesse et couleurs. Bien entendu, de Saillé au Bourg-de-Batz, les costumes accusent des différences notables.*



on en vit fleurir tant par la suite. A la veille de la Révolution et jusqu'au premier Empire, toute la campagne française utilisait donc le même type de vêtement à quelque variation près et compte-tenu du phénomène de l'attardement des modes. En effet, les provinces n'ont jamais suivi Paris qu'avec un ou plusieurs temps de retard, pour les costumes comme pour le reste. Les Bretons surtout ont persisté à porter certains styles de vêtements plusieurs générations après la disparition de ces styles en Ile-de-France. Ce retard provincial ne leur est point particulier, mais c'est au fond de la péninsule armoricaine qu'il fut toujours le plus prononcé. C'est ainsi que la Haute-Bretagne, plus ouverte à l'influence française, arborait vers 1789 un costume dont les lignes générales dataient seulement du début du siècle, tandis que la mise des Bas-Bretons, doublement isolés par leur situation géographique et la barrière de la langue, s'en tenait aux patrons hérités du siècle précédent.

C'est évidemment ce retard très accusé de la Basse-Bretagne sur les modes paysannes de l'Ile-de-France, retard maintenu de gré ou de force pour des raisons que nous analyserons plus loin, qui a conservé longtemps aux costumes bretons leur apparence désuète et leur silhouette ancienne, encore reconnaissables dans les guises d'hier. Car l'évolution de ces costumes s'est surtout faite par des interprétations originales et des variations infinies sur quelques éléments de base. Les mots mêmes qui désignent les pièces des vêtements bretons, aujourd'hui encore, nous viennent tout droit de l'Ancien Régime : notre chapeau se nomme *tog* (toque), notre chemise *roched* (rochet), notre gilet-veste *porpant* (pourpoint) et nos pantalons *otou* (hauts-de-chausses).

III - LA LIBERATION DES COSTUMES PAYSANS

La suppression des lois somptuaires ne fut que le signal de la prolifération des modes paysannes, la permission donnée aux instincts créateurs des sociétés campagnardes. Si l'on cherche à rendre compte de l'étonnante floraison des costumes régionaux aux dix-neuvième siècle, on s'aperçoit qu'elle est déterminée par de nombreux facteurs économiques et sociaux, mais surtout psychologiques. En effet, c'est un esprit nouveau, ce sont des civilisations particulières qui vont s'exprimer par le truchement des habits de terroir. Ces habits expliquent l'homme des champs et des bourgs, volontiers réticent et fermé, dont ils apparaissent irrécusablement comme une éclatante confession.

Il faut se souvenir, d'abord, que les arts du vêtement furent portés, au dix-huitième siècle à un apogée de luxe et de magnificence. Ils méritent bien le nom d'artistes, ces artisans parisiens du règne de Louis XV qui habillèrent de velours, de brocart et de soie les seigneurs et les dames de la cour du Bien-Aimé, ces passementiers, ces ornementistes, ces brodeurs d'une réputation si reconnue que les souverains étrangers n'en voulaient point d'autres pour leurs grands apparats. Or, à peine un siècle et demi plus tard, les brodeurs paysans de Pont-l'Abbé, en Basse-Bretagne, étaient en mesure d'exécuter les habits d'Académiciens et les chasubles des princes de l'Eglise. C'est donc que, dans l'intervalle, le goût des ornements, désormais permis, avait gagné progressivement les plus lointaines provinces, peut-être à la faveur de la disparition momentanée de la

COSTUMES DE BAUD (Morbihan). Les femmes du pays de Baud disposent de plusieurs modèles de coiffes : le capot, la « raie » et la *kornek* que l'on voit ici. Elle est ainsi appelée à cause de deux petites cornes mises en valeur par un plissé. Cette coiffe n'a cessé de s'alléger et de s'enrichir de motifs pour devenir, dans son état actuel, une des plus élégantes et des plus flatteuses qu'il soit donné de voir en Bretagne. Le fond du costume est de velours. Le tablier à grand devantier est conçu pour s'harmoniser avec la « *kornek* »



clientèle des nobles exilés ou déçus, sûrement en rapport avec l'influence de la bourgeoisie commerçante, à mesure que s'améliorait sensiblement la condition paysanne.

Car l'essor du commerce multiplia, dans les campagnes, les colporteurs et merciers ambulants. L'invention, par Jacquard, du métier à tisser, définitivement adopté en 1812, répandit largement, sous les règnes de Charles X et Louis-Philippe, de nouveaux tissus plus riches et plus aptes à recevoir la broderie que les toiles de ménage. La dentelle à la main, réservée encore aux riches bourgeois jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, fut mise à la portée des femmes du peuple par la découverte des premiers procédés mécaniques. Les manufactures de Lyon, Saint-Etienne, Elbeuf et Montauban conquièrent le marché breton. Montauban eut l'exclusivité de la fourniture du drap employé pour les costumes bigoudens, au point que ceux-ci portèrent, jusqu'à la guerre de 1914, le sobriquet de « Montobaned » (Montaubanais). L'aménagement des routes, le progrès des moyens de communication de plus en plus rapides et singulièrement l'invention du chemin de fer ouvrirent littéralement la péninsule armoricaine aux influences extérieures. La Bretagne se révéla tout de suite un marché très enviable, tant ses habitants étaient avides de nouveautés, portés à se vêtir au mieux selon leurs goûts et leurs moyens, au surplus bons payeurs.

Mais, si le développement commercial établit de forts courants en direction de la Bretagne, celle-ci était déjà en communication avec la France et le monde par l'intermédiaire des Bretons de l'armée et surtout de la marine. Les guerres du Premier Empire avaient nécessité une très forte conscription. Des milliers de jeunes gens furent sortis de leurs hameaux reculés pour recevoir l'uniforme et parcourir l'Europe. Ces aventures obligatoires les mirent en contact avec d'autres civilisations que la leur. Ils en rapportèrent des chansons, des danses, des contes et des histoires, mais surtout ils s'instruisirent par la vue. Rentrés chez eux, avec leurs vieux uniformes dont ils gardèrent toujours la nostalgie, ils ne furent pas sans influencer les modes vestimentaires de leurs terroirs. On s'accorde à reconnaître que certains gilets bretons hauts et serrés, à double rangée de boutons, doivent quelque chose à la rigidité des uniformes militaires. Plus ancienne et plus déterminante pour l'évolution des costumes fut l'influence des marins bretons. Isolée du continent, la péninsule était ouverte sur le monde par la mer et les ports. A Lorient, la célèbre Compagnie des Indes n'employait guère que des officiers et des marins bretons, au dix-huitième siècle. On sait assez que les marins, qui furent, en somme, les premiers touristes au long cours, aimaient beaucoup ramener à leurs femmes, filles et fiancées, des bibelots et des tissus des « pays étrangers ». La siamoise, le nankin et le cachemire, importés pour le grand monde, figuraient aussi dans les armoires des bourgeois, avec les châles somptueux qui furent d'abord l'apanage des femmes d'ambassadeurs aux Echelles du Levant, avant d'être vulgarisés, comme le damas, par les fabriques de Lyon. Si l'on a pu parler de splendeurs orientales à propos de certains ornements des costumes bretons, les sacs des marins de la voile et les cantines des militaires y sont pour quelque chose.

Enfin, il faut noter l'influence des premiers journaux de modes et des diverses publications illustrées qui se répandirent de plus en plus largement à mesure que s'ouvrirent les écoles et que l'instruction primaire gagna les bourgs. On n'avait même pas besoin de savoir lire pour s'inspirer d'un dessin et en tirer une interprétation personnelle, comme je l'ai vu faire à des tailleurs de campagne parfaitement illettrés. C'est par le papier imprimé et le pouvoir des images que Paris insinua peu à peu sa marque dans les modes provinciales avant de les détruire finalement à son profit exclusif. On ne peut pas dire que ce fut un bien.

COSTUMES D'HENNEBONT-PLUVIGNER (Morbihan)
La jeune femme est en costume de velours, avec une très importante pièce devant, en velours aussi, ornée de grandes fleurs brodées et qui remonte sur l'épaule. Une petite collerette à l'avant met en valeur le visage. La coiffe libère presque entièrement la tête et son bandeau plane au-dessus des cheveux. Le costume d'homme, d'une coupe distinguée, utilise aussi le velours. Chapeau à guides et moule bas.



IV - L'ATTARDEMENT DES MODES

NEANMOINS, malgré toutes les conditions favorables que nous venons d'évoquer, l'évolution de nos costumes paysans commença fort lentement et, même dès qu'elle se fut précipitée, nos guises bretonnes accusèrent des retards qui ne firent que s'aggraver vers la fin du dix-neuvième siècle. Les raisons de cet attardement doivent être cherchées dans un certain état d'esprit de nos populations rurales, à l'avènement de la Révolution Française, et que nous pourrions appeler *l'instinct de seigneurie*.

Certes, l'ordre nouveau, l'exil et la déchéance de la noblesse ne reçurent pas, en Bretagne, l'assentiment du peuple des campagnes dans sa majorité, il s'en faut. Et l'on doit admettre qu'à la suppression des lois somptuaires, beaucoup de paysans ne songèrent pas à profiter de leur toute fraîche liberté, pour diverses raisons dont l'une était l'obéissance qu'ils avaient professée et qu'ils devaient maintenir longtemps encore à l'égard de leurs seigneurs. Cette fidélité se traduit dans le costume. Alors que les révolutionnaires s'affirmaient *sans culottes* et arborent fièrement le démocratique pantalon pour se distinguer des « tyrans » et rompre vestimentairement avec l'Ancien Régime, les choux de Bretagne conserveront leurs larges braies comme un défi. Par la suite, quand le pantalon apparut dans le costume breton, c'est que son possesseur affiche des opinions républicaines. Plus tard seulement, il faudra y voir un héritage de la marine.

Mais la fidélité des paysans à leurs seigneurs est une explication insuffisante et qui ne vaut plus guère à la Restauration. Plus constante et plus forte est la curieuse nostalgie qu'ils éprouvent pour l'ancien ordre et qu'il faut savoir comprendre. Pendant des siècles Jacques Bonhomme avait admiré, avec une secrète envie, les somptueuses parures des gentilshommes, les riches robes des magistrats et jusqu'aux tenues ecclésiastiques. Les lois somptuaires elles-mêmes l'avaient pénétré de l'idée que le vêtement est le signe du rang social. Quand il se hasardait à les violer, à ses risques et périls, c'était pour se rapprocher naïvement des classes supérieures, ne fut-ce qu'en calquant, tant bien que mal, la coupe et l'allure d'un justaucorps. Le port de la livrée seigneuriale était souvent son ambition, à tel point qu'on a pu avancer, sans preuves convaincantes, que les costumes de certains « quartiers » couvrant à peu près le territoire d'anciens fiefs, seraient dérivés de la livrée de ces fiefs. Quand survint la Révolution, il fut permis au paysan de satisfaire ses aspirations intimes. *Désormais, le seigneur, c'est lui*, du moins la voie de la seigneurie lui est-elle ouverte. Tout se passe, dès lors, comme s'il n'avait eu de cesse avant d'avoir reconstitué, à l'intérieur de sa propre société, les anciennes classes abolies. Par une sorte de mimétisme, il tiendra longtemps au menton glabre, les mendiants seuls étant parfois barbus ; il disposera ses cheveux longs en manière de perruque et, dans la région du Cap-Sizun, au début du dix-neuvième siècle, il se poudrera les cheveux, au besoin de farine. En somme, ses modèles seront dans le passé et c'est là une des meilleures explications du retard des modes, en Bretagne. Elle n'avait pas échappé à cet évêque de Quimper, exhortant ses ouailles à garder leurs costumes de terroirs entre les deux dernières guerres, quand ils étaient déjà menacés de désaffection, et qui rappelait aux paysans, argument sensible, que ces costumes étaient ceux de leurs anciens seigneurs.

C'est donc l'instinct de seigneurie qui fut la première cause de l'attardement des modes, après la Révolution. Il y en eut d'autres, bien sûr, mais qui tiennent encore à

COSTUMES DE PONT-AVEN (Finistère). Ces costumes sont une variété de la « guise » dite de Fouesnant (giz Fouën) dont l'aire est d'une assez large étendue. Les hommes, dont le chapeau prend une haute forme à cause d'un ruban de velours, portent le gilet à deux rangées de boutons et le « chupenn », l'un et l'autre ornés de galons, soutaches et chenilles que l'on retrouve, avec plus d'exubérance et de richesse, sur les jupes et les corselets des femmes. Mais celles-ci sont surtout remarquables par le développement des pièces de la coiffe, la guimpe dans le décolleté et une immense collerette godronnée. Un habillement flamboyant et justement célèbre à cause d'une plénitude qui atteint presque la majesté.



mentalité générale du monde payan. Il est réticent à l'égard de tout changement, surtout quand on veut le lui imposer de l'extérieur. Ce n'est pas méfiance de sa part, c'est sagesse et réflexion. Il possède, au suprême degré, l'art et la vocation d'attendre. Que fait-il d'autre, quand il a semé et qu'il attend que le blé lève ? Il attend aussi que la nouveauté ait fait ses preuves avant de l'adopter et de délaisser pour elle d'anciennes habitudes. Encore ne les délaissera-t-il que s'il lui est prouvé, sans aucun doute possible, que ces habitudes sont périmées. De là vient une certaine inertie où l'on voit, bien à tort, une faible ouverture d'esprit. En réalité, se référant aux paysans bretons, on peut dire qu'ils sont restés fidèles à leurs anciens costumes tant qu'ils ne se sont pas trouvés dans la nécessité de les abandonner. Cette fidélité trouvait sa raison et sa force dans le fait, que ces costumes étaient leur œuvre et leur bien, une création patiente en stricte relation avec la prudente marche de leur progrès personnel et le gage d'une essentielle stabilité qui leur faisait l'esprit tranquille. Ainsi, l'attardement des modes, en Bretagne, a été voulu et organisé par les payans eux-mêmes. Les mots d'attardement et de retard sont d'ailleurs très impropres, en l'occurrence, car on ne peut retarder que par rapport à d'autres qui suivent la même direction. Or, les paysans bretons, dès avant le milieu du dix-neuvième siècle, avaient décidé de marcher seuls et de choisir leur route.

Il reste qu'ils ont été servis par la géographie de la péninsule et la difficulté d'y pénétrer. Servis aussi par cette loi du commerce qui voulait déjà que les articles nouveaux, quand ils étaient démodés dans les grands centres sans être épuisés, fussent remis en vente dans les petites villes, avant d'atteindre le bourg, puis les hameaux, dans les éventaires des colporteurs et les boutiques de villages. Les paysans y trouvaient leur compte dans des prix plus abordables qui flattaient leur sens de l'économie. Mais, encore une fois, ils n'achetaient que ce qu'ils voulaient. Et les vendeurs devaient entrer dans leur jeu, sous peine de se faire mettre les chiens aux trousses. Ce jeu, nous saurons quel il était en essayant de percer le secret de la fragmentation des modes, c'est-à-dire de la création originale des grands costumes de Bretagne.

V - LA FRAGMENTATION DES MODES

NOUS avons déjà noté qu'à la Révolution l'apparence générale des costumes était de plus en plus archaïque, en Bretagne, à mesure que l'on s'approchait de l'extrême ouest. Pendant les cinq générations qui virent naître, fleurir et décliner les guises bretonnes, la même remarque ne cessera de s'imposer. Les aires des modes particulières, très larges et donc peu nombreuses en Haute-Bretagne, se rétrécissent et se multiplient dès que l'on avance vers le fond du Finistère. A cet égard, les cartes dressées par R. Y. Creston sont très convaincantes. Les raisons d'un tel état de choses apparaissent d'abord lorsqu'on fait distinction entre les deux Bretagnes, la Haute patoisante et la Basse Bretonnante. La première, en contact géographique avec les pays français, possède les deux grandes villes de Rennes et de Nantes, anciens comtés, sièges de cours ducales et réservoirs de bourgeoisie, qui ont agi comme des pôles d'unification très puissants. Sa campagne use de patois gallos qui facilitent les rapports avec l'est, son relief n'offre que peu d'obstacles

COSTUME BIGOUDEN (Finistère). Le caractère le plus frappant de ce costume est l'épaisse broderie qui couvre les plastrons et les manches de motifs ornementaux adoptés et interprétés par la célèbre corporation des brodeurs bigoudens. Les coiffes des femmes (33 cm) sont un véritable défilé au vent de mer. Elles s'attachent par de somptueux rubans. Aucune collerette ne rompt le jet vertical de ce costume dont l'évolution, depuis cent ans, illustre le mieux les démarches du goût populaire en Bretagne. Le « bigouter » (homme) porte l'un des rares chapeaux vraiment ronds de notre province.



aux communications et son réseau routier comporte d'importantes voies de liaison. Au contraire, la Basse-Bretagne est retranchée derrière une solide frontière linguistique qui la protège de la pénétration. Aucune de ses villes n'est un foyer francisant ou civilisateur à quelque titre, capable d'irradier largement sur la campagne environnante, et la plupart d'entre elles sont de simples émanations de cette campagne au lieu d'en être les institutrices. Les Montagnes Noires et les Monts d'Arrée forment des barrières qui comptent d'autant plus que le système routier est défectueux. En somme, il n'existe pas de principe d'unité vraiment déterminant dans la partie bretonnante de la province, car il ne semble pas qu'il faille tenir grand compte, comme en Haute-Bretagne, du rôle exercé dans ce sens par les limites diocésaines, les divisions administratives ou économiques.

En revanche, beaucoup de facteurs favorisent les particularismes locaux dont les vêtements deviendront l'illustration la plus frappante. Ces particularismes sont déjà anciens. Démêler l'écheveau des raisons complexes qui les produisent et les fortifient au long des temps excéderait le cadre de cette étude. Il faudrait étudier les modalités d'occupation du sol et de sa culture, le morcellement féodal qui rompit volontairement, au Moyen-Âge, l'ancien réseau des voies romaines et nourrit des antagonismes durables, l'établissement de la vie religieuse, l'implantation des chapelles et des lieux de culte, les associations contractées pour les tâches communes, les parentages et les tabous, toutes les traditions de voisinages qui s'exprimèrent dans des proverbes lapidaires et des sobriquets désobligeants. Il faudrait surtout interroger les dialectes et sous-dialectes, établir précisément la géographie linguistique bretonne dont le professeur Falc'hun a mis au jour certains secrets. Ainsi connaîtrions-nous la chaîne de causes et d'effets qui aboutirent, en Basse-Bretagne, à susciter de si nombreuses ethnies. Quoi qu'il en soit, au dix-neuvième siècle, la Cornouaille est compartimentée en de multiples cellules cloisonnées par des rivières, des ruisseaux, des montagnes, des bois et des landes plus infranchissables par tradition que par difficulté réelle de passage. Et la limitation de ces cellules coïncide généralement avec celle des sous-dialectes, ce qui ne doit pas étonner, car les diverses formes du langage révèlent le mieux les diversités ethniques. Quant aux costumes, dès qu'ils purent évoluer à leur gré, ils proclamèrent de façon éclatante les différents guises des cellules bretonnes.

Ce mot *guise* (en breton *gliz*), qui désigne toujours nos modes paysannes, est riche de sens. C'est l'affirmation d'une originalité propre d'une fantaisie particulière dont on entend ne rien céder. C'est aussi la coutume, c'est-à-dire la tradition d'un groupe social. Autrement dit, le mot entend que l'on se distingue traditionnellement par certains traits des sociétés voisines, mais que l'on exprime cette distinction selon l'humeur et le moment. Cette double acception explique pourquoi les costumes bretons, après une assez longue période d'individualisme forcé consécutif à la libération, ont fini par devenir des uniformes. Elle explique, en même temps, pourquoi ces uniformes subirent d'incessantes variations en fonction les uns des autres.

Les collections de nos musées et différents documents prouvent qu'au milieu du dix-neuvième siècle les habitants d'une même « bro » (pays) arboraient des vêtements de couleurs et de formes disparates. Ces vêtements s'uniformisèrent par la suite, si bien qu'André Chevrillon a pu voir dans le costume « le trait le plus évident de l'humanité

COSTUMES DU PAYS DE QUIMPER (Finistère). Le fond bleu du costume à valu à l'homme le nom de *glazig* (petit bleu). Gilet marqué de velours et de bandes brodées dans le style du pays. Chapeau à haut ruban. *Chupenn* court sur le gilet serré. Les femmes sont appelées « *borlédenned* », du nom de leur coiffe, la « *borlédenn* ». Celle-ci, qui avait rapetissé dangereusement avant la seconde guerre mondiale, a repris une certaine ampleur et suscité plusieurs formules de colerettes aux proportions heureuses. Velours brodé et perlé. Mais le costume d'apparat se fait en d'autres tissus et dans une coupe plus originale, particulièrement pour le corselet (cf. couverture, p. 4).



bretonne ». Il y décèle justement « une idée d'espèce sociale et non pas individualiste ». Et, en effet, c'est aussi par leurs costumes que les paysans bretons signifient la cohésion du groupe auquel ils appartiennent, son autonomie, en quelque sorte, en même temps qu'un antagonisme et un esprit de rivalité à l'égard des groupes limitrophes. Il n'est pas indifférent de remarquer que les diverses cellules (broïou) se désignent soit du nom de la coiffe portée par les femmes, *chikoloden*, *borleden*, *touken*, *bigouden*, etc... soit par la couleur dominante du costume masculin, *glazig* (bleuet), *melenig* (jaunet), *rouzig* (rousseau), *Moutons Blancs*, etc... La plupart de ces dénominations, dont quelques-unes parfaitement satiriques, sont des sobriquets dus à la malice des voisins qui ne manquaient pas de se gausser de la moindre particularité vestimentaire, incitant leurs victimes, piquées au vif, à les exagérer encore. Il s'ensuivait que certains tissus, certaines formes, certains ornements et certains bijoux mêmes, quand ils étaient une fois adoptés par un groupe, devenaient la propriété de ce groupe, exclusivement, du fait même que les autres les rejetaient par principe et se faisaient un point d'honneur d'en trouver de différents. Les maisons de Lyon le savaient bien, qui faisaient des boutons et des rubans particuliers pour chaque « bro » et se seraient bien gardées de présenter aux uns ce qui était réservé aux autres. En ce qui concerne les coiffes, articles féminins par excellence, parties d'un petit nombre de types et des mêmes éléments, elles se diversifièrent très vite parce que les filles d'un terroir voulurent se distinguer à tout prix de celles du terroir voisin, ne fut-ce que par une manière de rebrosser les ailes, la position d'un nœud ou l'inclinaison d'un fond. Ainsi se diversifièrent les costumes et se constituèrent de véritables uniformes.

D'autre part, il est évident que cet antagonisme entraînait une émulation qui fit évoluer rapidement les « guises » dans le sens de la richesse, à mesure que le monde paysan voyait s'améliorer son sort. On ne saurait mieux comparer cette émulation qu'à celle qui fit surgir, dans le Léon, les deux admirables ensembles architecturaux de Saint-Thégonnec et Guimiliau, fruit d'une pareille rivalité. Avec l'amélioration des routes, l'arrivée du chemin de fer, les draperies et les merceries les plus variées arrivèrent facilement en Bretagne et dès lors ce fut une course au raffinement. C'est l'âge d'or des grands habits paysans.

Mais l'uniforme de chaque « pays » recevait une impulsion de l'intérieur du pays même. Certaines guises étaient favorisées par la présence, sur leur territoire, de marchands actifs qui étaient en relation avec les centres et savaient importer. D'autres possédaient de puissantes corporations d'artisans du vêtement. Ce fut le cas du pays bigouden, où d'habiles brodeurs créèrent, en peu de temps, les fameux « habits d'or ». Les plus modestes tailleurs, eux-mêmes, connaissaient l'inspiration en travaillant dans les granges, ainsi que les repasseuses de coiffes et de collerettes qui mirent au point des recettes d'empois et les tours de mains inédits pour tourner un godron. Enfin, il y avait les riches héritières (pennherezed) des grandes fermes dont beaucoup se préoccupaient de donner le ton et de lancer de nouvelles modes. Tout cela fit que les costumes de Bretagne, au lieu de suivre aveuglément les modes étrangères, fussent-elles parisiennes, se diversifièrent et fleurirent par un constant travail interne sur eux-mêmes.

Naturellement, les frontières entre certaines guises restèrent toujours floues. Des aires de coiffes se rétrécirent au profit de coiffes voisines, plus flatteuses ou plus faciles à porter. Il y eut des contaminations et des hybridations. R. Y. Creston note qu'à Elliant

COSTUME DE DOUARNENEZ : Ces deux jeunes filles portent le costume de cérémonie dont on trouve des variantes dans les ports de pêche cornouaillais, particulièrement à Concarneau, Camaret et Audierne. C'est un costume de citadine à la fois élégant et facile à porter, avec déjà une certaine opulence plus bourgeoise que paysanne. On y voit apparaître l'association de la cornette et du châle qui se retrouvera ailleurs dans d'autres formules (cf. couverture, p. 1), mais sans cette aisance particulière que savent se donner les filles de la mer. A les voir, on ne s'étonnera pas qu'elles aient pu conserver aujourd'hui la coiffe avec le costume de ville.



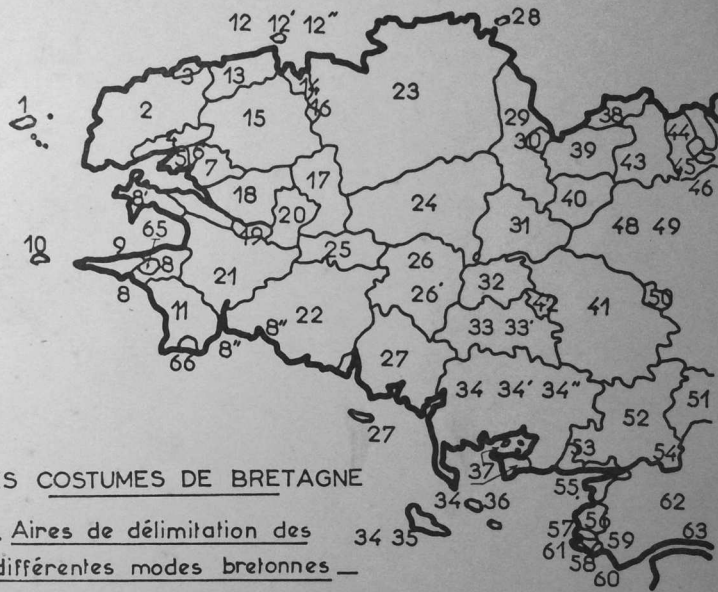
les costumes féminins sont tributaires de Rosporden, les costumes masculins de Quimper ; le corselet du Faouët tire sa forme du pays pourlet (Guéméné) tandis que la coiffe qui l'accompagne tient de Rosporden. Une sourde lutte d'influence ne cesse de se livrer aux limites des « pays ». Ajoutez à cela l'apparition, avec l'industrie de la conserve, de nouvelles coiffes dites d'artisans, réductions commodes des coiffes des « pays » où se recrutent les ouvrières, et vous aurez fait le tour des principaux phénomènes qui présidèrent à la fragmentation des modes en Bretagne, pour aboutir à soixante-six guises dont chacune est déjà un complexe.

VI - L'HABIT FAIT LE MOINE

AINSI, de rivalité en émulation et compte-tenu de la marche du monde, les costumes de Bretagne se présentent, vers la fin du dix-neuvième siècle, comme une carte psychologique et économique de notre province, une carte si juste et si nuancée qu'elle aurait pu, si l'on en avait fait l'étude assez tôt, éviter un certain nombre d'erreurs et de poncifs qui ont eu cours trop longtemps. Il était possible de connaître et de comprendre par eux le paysan breton, car ils ne mentaient pas, ils ne pouvaient mentir. Au contraire, l'un de leurs soucis majeurs était de *faire voir*, d'éviter qu'on ne se trompât sur leurs porteurs, qu'on ne prit des vessies pour des lanternes. Ils mettaient chacun à sa place, à son rang dans la paysannerie. Il suffisait d'un seul coup d'œil pour juger à qui l'on avait à faire et l'on ne s'exposait pas à acheter chat en poche. C'était aussi commode pour les contacts entre gens de terroirs différents que pour les relations à l'intérieur d'une même société. En somme, contrairement à ce qu'assure le proverbe, l'habit faisait le moine.

D'abord, il situait géographiquement le personnage. A la mise on savait qu'il venait de tel canton, qu'il était *bidar*, *gwenedour*, *pagan* ou *plougastellad*, et ces mots signifiaient, selon l'endroit ou la circonstance, sympathie ou réserve. On l'identifiait à sa peau de chèvre pour un berger de Poullaouen, à son *kab an aod* pour un goémonier de Kerlouan. Si l'homme était loin de chez lui, comme il n'y avait guère que les mêmes gens à circuler, on connaissait du même coup son métier : chiffonnier ou marchand de toile de Loqueffret ou Brennilis, maquignon de Landivisiau, maraîcher de Plozévet. Dans les grandes foires et les marchés limités, la clientèle s'orientait par affinités depuis longtemps éprouvées par expérience. Les uns et les autres savaient qu'il était préférable d'acheter ou de vendre à tel client ou négociant de telle « bro », reconnaissable à tel costume, parce que lui-même ou sa marchandise avait telle réputation. On se dirigeait vers les éventaires des marchés d'après la coiffe de la marchande, vers les animaux des foires d'après le chapeau du vendeur. En fait, le costume servait d'enseigne et de raison sociale.

Il proclamait d'ailleurs bien haut l'originalité de chaque « bro », son caractère dominant et jusqu'aux opinions politiques et religieuses les plus en honneur dans son aire. Les couleurs vives de Plougastel contrastaient violemment avec le noir sévère de sa voisine Daoulas. Les *Julodé* de Landivisiau, ces aristocrates paysans, s'enorgueillissaient avec une dignité suprême dans leur strict habit noir de riche tissu, sur lequel éclatait un plastron d'un blanc éblouissant. Avec eux, on savait qu'il fallait garder ses distances. Les cocardes rouges sur l'oreille des femmes de Pont-L'Abbé, les gilets brodés à pleine poitrine de leurs hommes, affirmaient un tempérament frondeur, volontiers enclin à la révolte, mais liant, épris de la joie de vivre, parfois avec tapage. Les riches fermières du pays de Fouesnant s'épanouissaient dans leurs collerettes, placides et un peu indolentes, mais d'un commerce agréable. Les gars d'Elliant et d'autres lieux arboraient un Saint-Sacrement dans le dos de leur *chupenn* pour professer clairement leurs croyances. Quant aux paysans du Cap, qui fréquentaient les foires à chevaux du Bas-Léon, ils y reçurent le sobriquet de « *pôtré an alc'houez* » (les hommes à la clé) parce qu'ils portaient une



LES COSTUMES DE BRETAGNE

— Aires de délimitation des différentes modes bretonnes —

Cette carte est extraite du tome 1^{er} de l'ouvrage de R. Y. Oreston sur les costumes des Populations bretonnes, publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique au nombre des travaux du Laboratoire d'Anthropologie Générale de la Faculté des Sciences de Rennes.

- | | | |
|-------------------------------|--------------------------------|-----------------------------|
| 1 - Ouessant | 22 - Rosporden | 45 - Dinan |
| 2 - Bas Léon | 23 - Trégulier | 46 - Bords de la Rance |
| 3 - Pays Pagan | 24 - Gouarec Rostrenen | 47 - Cancale |
| 4 - Brest Landerneau | 25 - Gourin | 48 - Rennes |
| 5 - Plougastel | 26 - 26' Guéméné sur Scorff | 48' - Enclaves en Normandie |
| 6 - Loperhet | 27 - Lorient Groix | 49 - Rennes |
| 7 - Daoulas Irillac | 28 - Ile de Bréhat | 50 - Maunon |
| 8 - Douarnenez | 29 - Saint-Brieuc campagne | 51 - Redon |
| 8' - Crozon | 30 - Saint-Brieuc ville | 52 - Rochefort-en-Terre |
| 8'' - Ile Tudy et Concarneau | 31 - Loudéac | 53 - Billiers Damgan |
| 9 - Cap Sizun | 32 - Pontivy | 54 - Saint-Dolay |
| 10 - Ile de Sein | 33 - 33' - Baud | 55 - Mesquer |
| 11 - Pays de Pont-l'Abbé | 35 - Belle-Isle | 56 - Pays Métayer |
| 12 - 12' - 12'' - Ile de Batz | 36 - Houat Hoedic | 57 - La Turballe |
| 13 - Saint-Pol | 37 - Golfe du Morbihan Sarzeau | 58 - Bourg-de-Batz |
| 14 - Taulé | 38 - Plénéur | 59 - Le Poulliguen |
| 15 - Haut Léon | 39 - Lamballe | 60 - Sallé |
| 16 - Morlaix | 40 - Moncontour | 61 - Le Croizic |
| 17 - Carhaix | 41 - Josselin Ploërmel | 62 - Pays de Nantes |
| 18 - Châteaulin | 42 - Régigny | 63 - Nantes |
| 19 - Gouezec Saint-Thois | 43 - Jugon | 64 - Ancenis |
| 20 - Châteauneuf du Faou | 44 - Trigavou | 65 - Pont-Croix |
| 21 - Quimper | | 66 - Kerity-Penmarc'h |



petite clé brodée sur leur habit, en vénération pour leur Saint-Tujen dont elle est l'emblème. D'autres encore avaient de petites soulaches tricolores pour marquer leur républicanisme et nous avons déjà signalé que le port du pantalon, à certaines époques, témoignait des mêmes convictions. Les Bigoudens, eux, sur la lisière de leur plus courte veste, faisaient broder de graves sentences en laines de couleur.

Ces marques et ces emblèmes valaient surtout pour les relations extérieures. Certains étaient plus proprement destinés, si j'ose dire, à l'usage interne, pour régler les rapports entre les gens du même pays et toujours dans le même souci de jouer cartes sur table. C'est ainsi que le degré de richesse est toujours mis en claire évidence, afin que nul n'en ignore et qu'il ne se produise pas d'impair dans les fréquentations en vue de mariage. Anciennement, les femmes riches portaient plusieurs jupes superposées, les hommes plusieurs gilets, mais de longueurs différentes et de couleurs variées pour qu'il fussent bien visibles. Pol de Courcy, parlant des femmes du pays « glazig » (Quimper), écrit en 1865 : « Dans les grandes solennités, elles se plastraient la poitrine de scapulaires et d'autant de petits miroirs qu'elles ont, dit-on, de centaines de livres de rente et ces miroirs emblématiques éblouissent autant les yeux des galants que les charmes de leurs belles, si l'on en croit la chanson d'*An Hini Goz* :

La jeune est jolie, la vieille a de l'argent,
La vieille est mon amie, sans doute.
Et cependant, quand j'y songe, c'est la jeune que j'aime,
Mais la vieille a de l'argent,
La vieille est mon amie, assurément.

Ces miroirs n'étaient jamais miroirs aux alouettes. En tout cas, ils étaient le signe d'une solide opulence. Si la robe miroitante de la fille attirait un jeune homme dans la maison des parents, on lui montrait volontiers les armoires de linge où s'empilaient jusqu'à cent chemises par personne, dans les Côtes-du-Nord. Une belle garde-robe séduisait un futur mari qui n'aurait pas à prévoir de dépenses d'habillement pendant des années.

De même, le nombre de galons, la largeur des velours étaient calculés selon la position sociale. Pendant les aubades de danse, les garçons examinaient soigneusement ces détails avant d'inviter une fille à danser, quand il ne la connaissaient pas. Et chacun se gardait de solliciter quelqu'une d'un autre rang que le sien, sous peine d'encourir un refus s'il visait trop haut par ambition, la réprobation générale s'il regardait trop bas par sentiment. Je puis témoigner personnellement que, vers 1930, ces considérations conservaient encore un semblant de rigueur pour les pauvres que nous étions. Avant de prier, une danseuse, nous en faisons le tour pour évaluer la hauteur du velours sur la robe, par derrière. Les filles le savaient si bien qu'à peine avions-nous amorcé le mouvement tournant qu'elles pivotaient sur leurs talons afin que nous puissions juger plus vite. Dans le même ordre d'idées, au pays « rouzig » (Châteaulin), les sonneurs de noces se voyaient offrir traditionnellement par les mariés des rubans de chapeaux d'autant plus hauts que les familles étaient plus riches.

Au reste, les paysans bretons, riches ou pauvres, ont beaucoup aimé les ornements, les cocardes, les chenilles, les rubans, les épingle de Bohême, toute une bimbeloterie dont ils surchargeaient volontiers leurs vêtements pour les pardons, les festins et les noces. A l'inverse, ils surent aussi, et avec quelle délicatesse, traduire dans ces vêtements tous

COSTUMES DE CHATEAULIN (Finistère). Avec le gilet et le « chupenn » dans le style masculin traditionnel, l'homme porte une large ceinture ou turban de tissu bleu. On l'appelle « rouzig » (rousseau) à cause de la couleur ancienne de son habit, aujourd'hui noir. Les femmes ont une coiffe dont les éléments se sont fortement rétrécis, particulièrement les barbes, devenues des brides épinglées sur le haut de la tête et assurées par une paille. Pour les grands jours, cette coiffe est agrémentée de fleurs et de duvet de cygne, de même que la pièce du tablier, très haute, qui sert également de guimpe.



les degrés du deuil. Un deuil qui n'affecte pas seulement la couleur de la coiffe, par exemple, mais sa matière et la façon de la porter. Certaines coiffes de deuils furent empressées en jaune safran, d'autres taillées dans de la toile havane, outre les capots et les coiffes noires dont celle de Sein est la plus connue. Un jeu d'ornements différents et plus simples, pas de dentelle « à trous », des tissus communs. Les barbes de la coiffe étaient généralement libérées et tombante, parfois nouées sous la gorge pour le grand deuil, derrière le cou pour le demi-deuil. Au pays bigouden, les hommes boutonnaient leur gilet croisé sur le côté de velours noir ou de « broderie maigre » pour les enterrements. A Plougastel, la dominante bleue marquait le deuil des hommes qui déboutonnaient leur surgilet pour les grandes circonstances et les solennités, tandis qu'ils le gardaient soigneusement boutonné pour l'ordinaire. On passerait sa vie à essayer de recenser l'alphabet des signes enchevêtrés sur les costumes bretons, à éclairer la forêt de symboles d'apparences contradictoires qui en faisaient parfois de véritables rébus pour quiconque n'était pas dans le secret. Mais encore une fois, dans chaque « bro » et même d'une « bro » à l'autre, chacun pouvait connaître de son prochain, au premier coup d'œil, tout ce qu'il était souhaitable et décent de savoir pour se conduire avec lui dans les limites exactement assignées par le code paysan du savoir-vivre.

VII - L'AGE D'OR

AU milieu du dix-neuvième siècle, les costumes bretons étaient donc constitués dans leurs grandes lignes et certains connaissaient déjà leur apogée. Le second Empire les vit fleurir tous ensemble. Quel spectacle haut en couleur présentaient alors les grands rassemblements de la paysannerie, à l'occasion des pardons et des noces ! Quelle éclatante parade devaient jouer les uns pour les autres nos maîtres-laboureurs, escortés de leurs « moitiés de ménage » et de leurs héritières en grands atours, tous raidis et gourmés dans leurs lourds habits qui étaient, en réalité, autant de chefs-d'œuvre de haute couture. C'est que chacun faisait « lever » son vêtement à ses propres mesures, non seulement celles de son corps, mais celles de sa terre, de son état et de son orgueil. On convoquait le tailleur à la ferme. Ce personnage tranchait du grand couturier parisien avant l'heure. C'était un « créateur », en somme, et qui ne confectionnait que des pièces uniques. A la différence de nos augures de la mode, il n'imposait pas sa volonté, car il devait s'en tenir aux règles pour l'essentiel et obéir à la commande pour le reste. Mais il était un conseiller précieux et précis. Il savait que, dans la hiérarchie de la paroisse ou du canton, son client était exactement placé entre celui-ci et celui-là, et il lui bâtissait soigneusement un costume qui se situait entre les leurs, le plus près possible du plus riche, certes, mais sans jamais le valoir tout-à-fait ni surtout le dépasser. Quiconque excédait son rang dans sa mise était accusé de se croire « l'homme qui faisait lever le soleil ». Hors de ces limitations, on pouvait dicter au tailleur ses fantaisies et ses goûts. Les jeunes héritières ne s'en privaient pas. De vrais conseils de famille se réunissaient autour du gars-à-l'aiguille qui s'affairait pendant des semaines sur la grande table, les jambes sous lui, les talons aux fesses. Il fallait quatre-vingt-dix journées de tailleur pour établir

COSTUMES DE POULLAOUEN (Finistère). Nous voici maintenant dans la montagne (menez). Les femmes n'ont plus au tablier qu'une piécette réduite. La cornette, dont l'inclinaison varie avec les terroirs, se porte sans châle mais assortie d'un col plat et brodé. Ce costume montagnard récuse à la fois la riche exubérance de la Cornouaille-Sud et l'apparat compassé de certaines « guises » Léonardes. Les hommes doivent leur allure particulière à l'habit noir sur lequel tranche un plastron blanc rigide et un col bas et dur sans cravate, ainsi qu'un chapeau de castor plat et luisant, incliné sur l'oreille.



un costume d'apparat de Ploaré. Mais le chef-d'œuvre terminé portait la griffe de son auteur, la date de l'achèvement et les initiales du propriétaire, réduites parfois, comme à Plougastel, à celle du prénom, brodée à l'envers entre les premières boutonnières et le col du surgilet. En certains lieux, pour bien montrer qu'il s'agissait d'une pièce unique, le tailleur brisait solennellement, le jour de la livraison et sous les yeux du client, l'aiguille qui lui avait le plus servi, la «bonne aiguille», ou bien il la laissait piquée dans un endroit visible. Alors on payait l'artiste et on le gavait littéralement de mangeaille et de boisson, quelquefois au cours d'un grand repas « consommé devant l'habit neuf », selon les paroles du tailleur dont je tiens ces détails. On pouvait se contenter d'étaler largement cet habit sur les portes ouvertes de l'armoire et les convives mangeaient avec la tête de travers, pour ne pas le perdre de vue, au risque d'allimenter l'oreille au lieu de la bouche. Mais, quand l'habit était pour l'héritière, celle-ci s'en revêtait avec tous les soins requis et s'installait précautionneusement sur une chaise, au milieu de la salle commune, pour se livrer à l'admiration exclamative des femmes ; s'il était pour le maître, ce dernier l'étrénnait en grande pompe, assis au bout de la table, servant les autres, mais sans manger lui-même, un œil sur son plastron brodé où éclatait la date de son costume d'état comme fulgurait celle de son mariage en clous de cuivre sur son lit-clos. Les deux dates, souvent, étaient les mêmes, car le grand habit était ordinairement commandé pour la noce. Mais il arrivait que l'on s'en fit faire un autre plus tard, quand on s'était élevé à un rang tel que l'ancien habit n'était plus à la hauteur. Témoignage de la réussite, l'habit était également un jalon de la vie. C'était un grand jour que celui où la fillette quittait son bonnet d'enfant pour sa première coiffe, où le garçon troquait la jupe contre les « bragou ». Le rite se célébrait encore naguère, à Pâques ou à la Saint-Jean, et un grand repas familial sanctionnait le passage au monde des adultes, avec les prérogatives et les responsabilités qu'entraînait une pareille promotion.

On peut juger par là de l'importance des costumes paysans et spécialement des grands habits de fêtes. A leur belle époque, certains sont de véritables tenues d'apparat qu'il n'est guère possible de comparer qu'aux uniformes de gala des grands dignitaires. A bien y réfléchir, ils procèdent du même esprit et les mêmes règles régissent leur port. L'ordinaire des dimanches se contentait de vêtements d'usage, mais on n'usait pas le grand habit. Pour le sortir des armoires, il fallait des circonstances solennelles, les incontestables cérémonies que sont les noces et les pardons. La rareté de ses apparitions en public était calculée pour lui conserver sa valeur. Cependant, son caractère exceptionnel s'affirma de moins en moins à mesure que les individualismes, à l'intérieur d'une même société s'atténuèrent au bénéfice de la rivalité entre sociétés voisines. Dès lors, les costumes se vulgarisèrent notablement et devinrent plus nombreux et plus communs, sans jamais perdre le sens de la dignité qui resta, jusqu'à nos jours, leur apanage le moins discutable.

En effet, les costumes bretons sont une tenue dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire qu'ils obligent à se tenir. Ils classent leurs porteurs dans une collectivité dont ils sont, bon gré mal gré, les représentants. Les profaner par négligence ou mauvaise conduite, c'est porter un coup à cette collectivité, s'attirer une réputation dont elle souffre toute entière. A vrai dire, on est un peu prisonnier de son costume, mais en revanche on en

COSTUMES DE PLOUGASTEL-DAOULAS (Finistère).
 Ils sont parmi les plus originaux de notre péninsule. Le vert, le bleu, le rouge, le violet s'y harmonisent par l'effet de certains rapports de surfaces et de nuances, par la grâce d'ornements en fils de couleurs et des rubans brodés qui ont pris le nom de plougastel bien qu'ils y soient venus d'ailleurs. Le costume de l'homme est l'un des plus délicatement colorés qui soient. Mais les femmes portent la coiffe la plus difficile à poser, la plus complexe et la plus rigoureuse, celle qui exclut toute fantaisie dans l'arrangement des cheveux et qui ne s'accommode pas du négligé. La récompense d'un tel soin est une netteté sans froideur et une élégante réserve.



conçoit un juste orgueil. Il est le miroir d'une civilisation particulière de groupe dont il symbolise à la fois les vivants, les morts et une somme de traditions précieuses. Le rejeter, c'est refuser ou renier tout cela. C'est pourquoi, quand il y avait mariage entre jeunes gens de terroirs différents, l'un des époux ne cherchait que très rarement à faire abandonner sa « guise » au conjoint pour la sienne. Mieux, il l'estimait d'autant plus qu'il restait fidèle à son uniforme traditionnel. Aussi, les « déguisements » étaient-ils rares et toujours dictés par quelque impérieuse nécessité.

La dignité des costumes procède aussi de leur esthétique même. Les plus exubérants conservent une décence et une gravité qui inspire le respect, malgré qu'on en ait. Il y a d'abord ces coiffes dont la présence impose un port de tête et, par suite, un équilibre du corps qui exclut tout abandon dans l'allure. Mais surtout, elles obligent à se « coiffer », c'est-à-dire qu'elles ne peuvent s'ériger que sur des cheveux soigneusement disposés et au terme de multiples opérations savantes. A la Bretonne s'appliquerait le vers du vieux Mathurin Régnier

« Propre dans sa coiffure, un poil ne passe l'autre ».

Et la coiffe est assortie d'un appareil de collerettes, modestes, gorgerins et mouchoirs de cou dont l'ensemble compose une harmonie cérémonieuse que n'arrive même pas à détruire une débauche de dentelles. Que dire de l'habit de Damas des filles de Plouneour-Trez, cet habit d'officiantes religieuses d'une richesse inouïe, que l'on ne revêt guère qu'aux grandes processions, avec un maintien si hiératique que les porteurs de la Vierge semblent autant d'icônes en marche ! Et quoi de plus digne que ces habits noirs des hommes du Léon, sur lesquels éclatent des chemises immaculées ! Ne dirait-on pas que ces paysans sont des notaires, des magistrats ou des ecclésiastiques d'Ancien Régime en habits séculiers, comme les cornouaillais sont des gentilshommes ruraux ! La coupe, la structure même de la plupart des costumes bretons leur assure une prestance et une dignité frappantes. Et il y aurait beaucoup à dire sur les grands chapeaux à cuve, avec leurs boucles et leurs guides, qui ne quittaient guère les têtes que pour l'hommage à Dieu, aux Morts et aux très rares vivants que l'on voulait honorer par une politesse grand siècle dont l'adoption de la casquette a sonné le glas.

Mais le prestige des grands habits ne tenait pas seulement à leur symbolisme et à leur dignité. Si certains seulement sont d'incontestables réussites esthétiques, tous témoignent d'un goût particulier et des préoccupations d'élégance ont toujours présidé à leur évolution, particulièrement en ce qui concerne, comme on s'en doute, les costumes féminins. On reste rêveur devant des robes écarlates de Ploaré dont la « Bretagne Contemporaine » donne le secret du plissé : « lorsque le tailleur en a dessiné les plis, il l'emprisonne dans des langes comme un enfant au maillot et la met sous presse, entre deux planches recouvertes de pierres, dans un four encore chaud, afin que la jupe, une fois débarrassée de ses liens, conserve ses plis et puisse tenir seule debout ». Selon la formule bretonnante, ces habits étaient compris *evit mond drag an heol*, pour aller devant le soleil, c'est-à-dire pour être regardés de près, sans aucune tricherie possible. D'où la nécessité pour eux d'être impeccables et le besoin d'être éclatants. Ces rouges, ces ors, ces bleus de lin et même ces noirs profonds, toutes ces rutilances de broderies, de galons, de chenilles, ces scintillements de boutons et de miroirs visaient à tirer l'œil. Mais ce pittoresque exclusif ne doit pas faire méconnaître le sûr travail d'évolution et

COSTUME DU LEON-OUEST (Finistère). Cette petite coiffe traditionnelle où n'apparaissent plus guère les barbes et le bandeau paraît bien simple à côté des coiffes cornouaillaises et même de la cornette qui accompagne ordinairement le châle. Mais cette simplicité même, cette neutralité sert à mettre en valeur le châle lorsqu'il est très beau, ce qui est assez souvent le cas, qu'il soit blanc, beige ou rose. Sans autre grâce particulière et sans frapper au premier abord, le costume est plaisant quand on se donne la peine de le regarder de près. Et c'est peut-être celui qui s'harmonise le mieux, pour l'ordinaire des jours, avec le pays et ses gens.



d'adaptation que les héritières, les *pennherezed*, exercèrent inlassablement au cours des générations pour s'élaborer des costumes de plus en plus seyants, commodes et beaux. Et la tâche n'était pas facile, dans un milieu épris de traditions où toute nouveauté était suspecte par principe. Elles procédèrent en effet et qui s'harmonisaient par miracle avec les éléments archaïques de leurs costumes. Cela ne se fit pas sans erreurs mais il y eut des réussites étonnantes, comme ce châle Régence qui accompagne si bien la coiffe-hennin médiévale des Léonardes. On est surpris de voir comment, à partir d'un costume lourd et massif à l'origine, assorti d'une coiffe à pignon écrasé, la Bigouden s'est constituée lentement sa guise actuelle, cette fusée verticale d'une légèreté et d'une élégance qui confondent. Et le dit populaire assure que le secret de ce costume est dans la mesure toujours constante qui sépare le bas de la jupe du sommet de la coiffe, celle-ci prenant de la hauteur quand la première se raccourcit :

Ar giz nevez hag ar giz koz
Tre beg ar hoef ha traon ar vroz.

Dédaigneux des impératifs saisonniers, et avec un instinct inné pour seul guide, beaucoup de costumes bretons sont devenus des œuvres d'art estimables. N'est-ce pas le cas de celui des femmes de Plougastel, qui a su réaliser la difficile alliance du rouge, du bleu et du vert en jouant sur des nuances et des rapports de surfaces d'une subtilité sans calcul ? C'est peut-être aller un peu loin dans l'analyse, de prétendre que ce difficile équilibre tient compte du ciel et du sol de la petite péninsule des fraises, mais on a fait remarquer, illusion peut-être, que la guise de Plougastel trahissait quelques dissonances sous le ciel de Paris, quand elle s'y hasarde. Nous ne serions pas fâchés de croire que les modes bretonnes doivent quelque chose aux paysages naturels de la Bretagne, car il nous semble bien, illusion sans doute, que les modes parisiennes, quand elles arrivent à Quimper-Coréentin, se trouvent légèrement décalées dans l'atmosphère.

VIII - ECLIPSE DES GUISES PAYSANNES

LA centralisation forcenée sur Paris et, en sens inverse, le rayonnement exclusif de la capitale sur la France sont deux phénomènes complémentaires dont il faut bien reconnaître aujourd'hui qu'ils furent un désastre dans bien des domaines, singulièrement celui des arts populaires et mineurs. En ce qui concerne nos costumes provinciaux, cela est d'autant plus regrettable que ces costumes conservaient incontestablement une tradition française et un goût français, tandis que les nouvelles modes, hélas, se cantonnaient trop souvent dans une affligeante banalité, avec de brusques flambées d'un exotisme agressif. Cela dit, il ne faut pas exagérer les responsabilités de Paris qui est victime elle-même de l'évolution du monde. Et même, à son actif, R. Y. Creston note qu'elle a permis et favorisé l'évolution des modes bretonnes en incitant à remplacer les tissus anciens, lourds et grossiers, par des étoffes nouvelles plus commodes, sans lesquelles on peut

COSTUME DE BRIGNOGAN - PLOUNEOUR - TREZ
(Finistère). C'est encore un costume léonard, mais somptueux celui-là, qui sort de quelques armoires de Brignogan et Plouneour-Trez aux jours de fêtes solennelles et particulièrement pour les grands pardons. On l'appelle habit de damas. Il est rouge ou violet, galonné d'or et d'argent, avec des manchettes et plusieurs châles de tulle, une coiffe aux larges ailes et un curieux fond plat sur la nuque. Pour en accoutrer les femmes, il faut beaucoup de patience et d'épingles. Telle est son apparence qu'on ne saurait guère se le représenter que derrière les bannières processionnelles. Et c'est effectivement au Folgoët qu'on peut le voir sans faute.



croire que nos guises paysannes eussent été abandonnées encore plus vite. En vérité, si ces guises sont en voie de disparition, il faut y voir un signe des temps et de la crise qui marque le passage des siècles artisanaux à l'ère industrielle.

Et d'abord, il est inévitable que les costumes bretons connaissent le déclin dès l'instant que les conditions géographiques, économiques, sociales et psychologiques auxquelles ils doivent leur naissance et leur évolution se trouvent elles-mêmes profondément bouleversées. Tant qu'elle demeura reléguée au bout de l'Ancien Monde et difficile à pénétrer, la Bretagne a pu s'épanouir en traits originaux dont les costumes sont de notables exemples. Aujourd'hui, la fréquence et la facilité des communications et des courants commerciaux l'oblige d'autant plus à se mettre dans le ton que le rythme de la vie moderne est plus précipité. D'autre part, l'apparition du machinisme a rompu les anciennes communautés paysannes dont les costumes de terroirs étaient les emblèmes. Le lien le plus fort des petites sociétés rurales était la nécessité d'entraide pour les grands travaux collectifs, défrichements, aires neuves et moissons. Les moteurs, les moissonneuses, les batteuses et dernièrement les tracteurs ont eu raison de ces collectivités fermées de leurs particularismes et de leurs rivalités, dont nous avons dit qu'ils alimaient à s'affirmer dans le vêtement. La notion de « bro » et de rang à l'intérieur de cette « bro » en fut atteinte et la nécessité du costume d'état cessa d'apparaître au fur et à mesure que l'amélioration de la vie à la campagne atténuait sensiblement la distinction entre les pauvres et les riches. Les grands habits de gloire devenaient dès lors une vanité. Pourquoi un maître-paysan de Ploaré aurait-il gagé un tailleur pendant quatre-vingt-dix jours pour lui lever une tenue personnelle de gala, si cette tenue ne représentait plus rien ?

Ce furent donc les grands habits de fête qui disparurent les premiers, dès que leur valeur symbolique fut évanouie. D'ailleurs, ils avaient toujours coûté très cher et seule l'aristocratie paysanne pouvait en faire la dépense. Puis il vint un temps où « l'habit du dimanche », plus modeste et plus répandu, fut vaincu par la confection parce que l'humble tailleur de village, si peu exigeant fût-il, ne put lutter contre les méthodes et les moyens de production en série. Lorsque les confectionneurs leur offrirent à vil prix sur les marchés certaines pièces d'usage, comme vestes et pantalons, ses clients l'abandonnèrent. Ils le firent à regret, d'abord, conscients de trahir « leur guise et leur compagnie ». Mais ils mirent leur fierté à conserver le gilet et le chapeau traditionnels. Vers 1925 A. Chevillon cite un ouvrier de l'arsenal de Brest qui arborait pendant quinze ans, avec le veston ouvrier, le chapeau à boucle du Léon qui coûtait au moins quatorze francs à Landivisiau quand la casquette, à Brest, valait quarante sous. Les tailleurs pour hommes à la vieille mode étaient condamnés. Si les femmes demeurèrent fidèles à leurs guises, ce fut parce que beaucoup d'articles de leurs toilettes n'étaient pas de confection courante et qu'elles surent s'accommoder de tissus plus fragiles et néanmoins flatteurs, comme le velours. C'est aussi parce que leurs coiffes, à quoi elles tenaient par dessus tout, ne pouvaient pas s'harmoniser avec le costume de ville (kiz-ker), sauf certaines exceptions comme la « penn-sardin » de Douarnenez, qui supporte très bien d'être complétée par un tailleur classique. Mais enfin, le prix très élevé de certaines coiffes et des collerettes de dentelles, les frais de repassage et la difficulté de trouver des repasseuses firent tomber quelques pauvres femmes « dans le sarrau ». Ce fut bien malgré elles et non sans vergogne. Quant aux repasseuses, elles devinrent rares et le deviennent de plus

COSTUME DU TREGOR (Finistère - Côtes-du-Nord).
 Nous voici dans le Trégor, maintenant, dans ce pays qui a mérité le nom d'Attique de la Bretagne pour la finesse de son esprit. Cette finesse se révèle aussi dans une certaine façon de porter la coiffe de cérémonie et le châle qui est proprement inimitable. Est-il rien de plus léger que ces larges ailes qui semblent peser à peine sur les cheveux, prêtes à s'envoler au premier vent ! La coiffe, ici, a délaissé son rôle de protection pour ne plus vouloir être qu'ornement. Le caractère général de l'évolution des coiffes du Trégor est d'ailleurs le retrait en arrière.



en plus parce que leur travail est si long et si minutieux qu'elles devraient demander une rétribution trop forte pour le budget de leurs clientes. Qui a vu disposer les trois cents pailles pour empeser une collerette de Fouesnant me comprendra.

Comme la pauvreté fit abandonner à certains leur guise, la richesse incita certains autres à revêtir le costume de ville, par un orgueil assez mal placé et sans nécessité aucune. Ceux-là furent longtemps en butte aux sarcasmes de leurs compatriotes. On les traita de « déguisés », de « mardi-gras ». Cette dernière dénomination n'était pas toujours sans raison. Les femmes qui abandonnaient la coiffe pour le chapeau éprouvaient mille misères à porter convenablement leur nouvelle toilette et surtout à la choisir. C'était une nouvelle éducation à faire. On disait que « la chemise gratte encore le dos de la fille dont la mère s'est déguisée », façon de signifier qu'il faut deux générations pour entrer véritablement dans un nouvel habit. Quant aux premières filles des bourgs bretons qui se mirent « en civil », les matelots s'en gaussaient en les appelant « moukères », par un jeu de mots sur l'expression bretonne *mod-ker* (mode de la ville).

Bien d'autres causes ont précipité l'abandon des modes paysannes, depuis la guerre de 1914, dont les nombreux deuils portèrent un coup aux broderies et aux couleurs, jusqu'à celle de 1939-45, lorsque le ravitaillement général oublia de prévoir certains articles indispensables à ces modes, notamment l'empois pour les coiffes, qui fut remplacé par la Malzéna et l'eau de macaronis. La prolifération des usines nécessita un recrutement massif de main d'œuvre qui fut prélevé sur la paysannerie. Les hommes se mirent assez vite au bleu de travail. Les femmes résistèrent mieux, résistent encore, modifièrent au besoin leur grande coiffe des champs pour en faire une petite coiffe d'artisanne qui ne manque pas d'élégance et se voit toujours en honneur dans les ports. Le développement de l'instruction publique puisa, dans les familles nombreuses de la paysannerie, une nouvelle classe de petits et moyens fonctionnaires qui restèrent au pays, bien sûr, mais ne purent ou ne voulurent conserver leur guise. D'ailleurs, la seule accession aux collèges nécessitait déjà l'abandon des costumes de terroirs. Le sort de moins en moins enviable du « tiég », cet ouvrier agricole qui louait ses bras mais possédait une maison (penn-ti) et élevait une ou deux vaches, provoqua l'émigration de ses enfants dans les petits emplois des villes et bien entendu, leur « déguisement ». Enfin on ne saurait passer sous silence ce complexe d'infériorité dont le Breton souffre si vite et qui fait, à l'époque moderne, que certains sont honteux de leur guise, comme ils sont honteux de leur langue maternelle.

La faute ne leur est pas entièrement imputable. Depuis l'avènement du tourisme, trop de « kodaks » ont été braqués sans discrétion sur nos costumes, trop de réflexions idiotes ont été entendues. Si les Bretons sont susceptibles, les Bretonnes sont d'une vive sensibilité et n'aiment pas beaucoup passer pour des bêtes curieuses. A force de se voir importuner par les amateurs de couleur locale, certaines ont préféré se mettre au goût du jour, d'autant plus qu'elles aussi font du tourisme (pourquoi pas ?) dans les autres pays, elles aussi sont soumises aux impératifs de la vie moderne. Elles ne peuvent plus passer une heure à se coiffer. Cette coiffe bigouden si flatteuse, cette collerette de Fouesnant si élégante ne permettent pas le bain sur la plage, entrent difficilement dans

COSTUME DE SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord) Voici un exemple de costume breton adapté à la vie moderne par un ethnographe doublé d'un artiste (R. Y. Creston). C'est le costume de la région de Saint-Brieuc. La coiffe traditionnelle se porte avec une robe violet-plougastel frappée de velours noir, un tablier à piécette vert-billard ou bleu outre-mer. Le costume masculin se compose d'une veste à col montant et revers de velours noir, d'un gilet tissé main (Uzel) gris et blanc, beige et brun. Chapeau de paille avec ruban de velours et un petit miroir dénommé mirette comme les miroirs aux alouettes. Cette mirette se portait pour les noces. L'interprétation est fondée sur des documents du 19^e siècle, particulièrement les dessins de Lalaisse.



les tractions-avant, masquent l'écran des cinémas et quoi encore ! C'est notre temps qui n'est plus à leur mesure.

Au lieu de déplorer, sur le mode lyrique, le déclin des guises bretonnes, il faudrait plutôt s'émerveiller de leur miraculeuse résistance, lorsque tant de raisons impératives se conjugent pour leur perte. Car enfin, il subsiste, en Bretagne, des dizaines de milliers de costumes complets que l'on peut voir aux messes du dimanche, si on ne les voit plus autant sur la semaine. Des grands pavois de coiffes blanches frissonnent encore dans le ciel. Et c'est à l'extrême Ouest que les guises résistent le mieux, dans la Montagne, au pays de Fouesnant, dans cette pointe de Penmarc'h où les caractères demeurent si fermes, dans la presqu'île de Plougastel qui pratique toujours l'ancienne coutume de la « breuriez ». Les femmes vieillissantes portent haut leur tête auréolée de dentelles et elles savent bien, désormais, que là se trouve le signe de leur distinction. Mais elles ne s'étonnent point de voir leurs filles à la mode de la saison. Après avoir résisté à deux guerres mondiales, elles acceptent que, par elles, la vieille Bretagne jette « ses derniers reflets à l'Occident ». Il semble que les nouvelles générations se résignent plus difficilement à l'anonymat, et dans certains cœurs enflammés chante le vers du poète :

« Ce couchant d'un soleil est d'un autre l'aurore ».

IX - L'AVENIR DU PASSE

ON ne peut pas prétendre, en effet, que les costumes bretons ne se soient pas défendus contre la désuétude. Leur incessante évolution en est la preuve. Le rapetissement des coiffes a été si bien ressenti comme une menace de disparition prochaine que Fouesnant a réagi par l'ampleur de la collerette, Pont-L'Abbé par la hauteur de la coiffe, Guimper en développant l'une et l'autre. Au cours du dernier demi-siècle, il a manqué, en Bretagne, un journal de modes et quelques confectionneurs hardis pour imprimer aux guises la marque du jour sans trahir leur caractère. Néanmoins, cette vertu de résistance des habits de terroirs nous incite à croire qu'il reste encore quelques cartes à jouer.

Depuis des lustres, déjà, un grand mouvement d'intérêt porte le public vers les arts populaires. Les recherches et les enquêtes ethnographiques, malgré des moyens mesurés, ont recueilli d'amples moissons de documents. Les expositions du Palais de Chaillot éclairent de plus en plus les visiteurs sur des richesses qu'ils ne soupçonnaient pas. Est-ce la peur d'un avenir problématique où l'homme, nouvel apprenti-sorcier, doute de rester maître des forces qu'il libère ? On se tourne de plus en plus vers les souvenirs et les vestiges d'une époque où il valait encore son juste prix. Pas un touriste, vaguant dans nos provinces, qui ne cherche à remonter dans le temps. Et il y a belle lurette que les artistes modernes ont réhabilité, pour leur profit, les créations anonymes du peuple. D'autre part, c'est un phénomène bien connu que l'on s'intéresse toujours à ce qui risque de disparaître. De tout cela nos costumes paysans ont tiré quelques bénéfices dont voici le plus notable : les Bretons ont fini par se laisser persuader que leurs visiteurs s'exclament devant leur guise par admiration sincère et non pour les tourner en dérision. Ils ont pris conscience de la valeur de cet héritage vestimentaire et ils recommencent à en

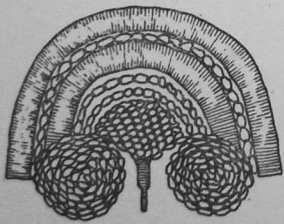
COSTUME POUR BAGAD. La renaissance des instruments traditionnels et la mise sur pied de formations de sonneurs pour les défilés (bagadou) a rendu nécessaire une sorte d'uniforme à la fois pratique et parlant. Tel vement et qui utilise des matériaux, une coupe et des motifs empruntés à la tradition bretonne. Cette formule est l'une de celles qui offrent, comme la précédente et quelques autres, les meilleures chances de survie à nos « guises » originales.

tirer de l'orgueil comme au temps de son âge d'or. Des milliers de jeunes gens revêtent les anciennes tenues des galas paysans pour danser les danses bretonnes au son des instruments traditionnels. Quoi qu'il adienne plus tard de cet engouement, le seul fait qu'il ait pu se produire suffit à prouver que nos costumes n'ont pas perdu toute séduction et ne sont pas près d'être relégués dans l'oubli.

Il est évident que certaines pièces en subsisteront longtemps encore, aux prix de quelques modifications ou dans d'autres emplois. On se doute aussi qu'elles nourriront l'esprit créateur des couturiers. On sait bien que la mode est pètrle de réminiscences historiques et puise dans le passé le plus sûr de son inspiration. Déjà, il nous semble avoir reconnu, dans certains journaux, des formes, des harmonies de couleurs et des motifs de broderie qui nous sont depuis toujours familiers. Des vêtements et des parures, naturellement adaptés aux conditions de notre temps, peuvent garder ou conquérir la faveur des foules. C'est le cas de la coiffe de Baud, devenu célèbre sous le nom de *kabig*. Mais, en Bretagne même, on commence à convertir les trésors vestimentaires dont on reporte les emblèmes sur les tissus et les articles d'ameublement. Ainsi sera sauvé l'essentiel de notre art populaire, en attendant que les femmes éprouvent à nouveau l'envie de se couronner de dentelle.

Donc, il ne faut pas espérer que nos costumes puissent se sauver indéfiniment dans leur conception actuelle de vêtements quotidiens. La sagesse serait d'en faire des costumes réservés aux fêtes, des costumes d'honneur, c'est-à-dire de les ramener à leur première destination. C'est à quoi s'emploient les artistes bretons. Déjà, les cercles celtiques arborent de nouvelles guises, plus modernes, plus seyantes, mais respectant les normes et portant les marques de leurs anciens habits de terroirs. Déjà, on voit défilier, sur la dune de Sainte-Anne la Palud, des cortèges de noces où mariés et invités ont abandonné le smoking de confection et la banale robe longue qui s'accommodent si mal de la lumière du jour, pour revêtir les éclatants costumes d'une tradition rénovée. Ils prouvent par là qu'ils ont compris la signification exacte des grands habits paysans « pour aller au soleil », répliques populaires et combien plus brillantes de la triste « queue de pie » et de l'habit mondain « à la française ». Des esprits chagrins pourraient prétendre que les habits bretons rénovés sont des initiatives de riches et de bourgeois. N'est-ce pas précisément ce qu'ils ont été, à leur origine, quand ils furent créés par les riches paysans et les bourgeois de la terre en souvenir des hobereaux bretons qui poussaient la charrue avec l'épée au côté ? Et pourtant le menu peuple des campagnes les a faits tellement siens que personne ne songerait plus à leur en dénier le mérite et l'exclusive propriété.

Pierre HELIAS



Costumes d'enfants de Ploaré (Douarnenez). Les garçons revêtent assez tôt la « guise » de leurs pères, en général avec une ornementation moins serrée pour éviter une trop grande raideur. Les fillettes portent un costume taillé d'après le patron maternel et un bonnet à trois quartiers avec application de broderies dans le style local.

CET OUVRAGE AVEC TEXTE DE
PIERRE HELIAS DE LA
COLLECTION « IMAGES DE
BRETAGNE » ÉDITE ET
ILLUSTRE PAR JOS LE DOARE,
A ÉTÉ ACHÈVÉ D'IMPRIMER LE
TRENTE ET UN JUILLET 1938
SUR LES PRESSES D'HELIO-
CACHAN A CACHAN (SEINE)



Costume blanc de nocés et de cérémonies porté dans la région de Quimper (briéden).